

NE LIVRER QU'UNE PARTIE DE SON ESPRIT : FONTENELLE DEVANT DESCARTES

Aucun penseur mieux que Fontenelle n'illustre ce fait qu'un *système philosophique*, comme le « cartésianisme », aussi organique puisse-t-il sembler, ou prétende-t-il être, dans sa formulation initiale, ne se transmet jamais en bloc à la postérité. Sitôt livré au public, le groupe de thèses dont un système est formé, et qui paraissent à l'auteur si *nécessairement* liées par une chaîne déductive, est démembré. La raison universelle qui semblait présider à leur établissement devient pour ceux qui les reçoivent des raisons particulières à l'auteur par lesquelles on s'efforce d'expliquer les contingences qui en ont conditionné le développement. Ce qui, subjectivement, avait l'apparence d'une vue de l'esprit transcendante est tôt remplacé dans l'immanence d'un procès de construction objectif.

En fait, de cela, Fontenelle est plus qu'une illustration. Il en est aussi l'un des premiers théoriciens modernes. Il est l'un des premiers à transformer une très ancienne opposition statique entre philosophie et opinion en une dynamique de production du savoir tramant l'histoire de l'esprit humain. S'il y avait un héritage de Fontenelle à penser, c'est sûrement de ce côté qu'il faudrait le chercher, tant dans certains articles d'*histoire de la philosophie* de la machine encyclopédique des Lumières que dans son *Discours préliminaire* ou les écrits qui en sont contemporains. Cette transformation, elle apparaît dans la trajectoire même de Fontenelle : d'abord, à l'époque des *Nouveaux dialogues de morts* (1683), tenant d'un certain scepticisme libertin, il aboutira, comme on le sait, au poste de Secrétaire de l'Académie des sciences, abandonnant en partie une attitude de retrait que commandait l'exercice mondain d'un « bel esprit » hautement individualisé pour un engagement concret envers le devenir de l'esprit com-

CORPUS, revue de philosophie

mun à une humanité incarnée dans ses institutions et ses mœurs¹. Entre ces deux termes se trouve un Fontenelle s'intéressant à la possibilité d'une histoire générale de l'esprit qui expliquerait la *formation* des systèmes philosophiques et des fables, ou plutôt la formation de cette philosophie d'une époque qui devient la fable de la suivante grâce à une logique du progrès. Une telle logique permet en retour de penser une épistémologie laissant apparaître des critères propres à déterminer la *valeur* des systèmes et les moyens de favoriser leur perfectionnement ou leur remplacement.

Il est notoire que dans cette histoire de l'esprit inaugurée par Fontenelle, ou du moins à la constitution de laquelle il participe activement, Descartes occupe une place toute particulière, notamment en ce qui a trait à la fabrication du concept de modernité et de la philosophie qui y est associée. Pourtant, et c'est ce que nous nous proposons d'explorer ici, il faut encore prendre la mesure de ce qui, dans la philosophie cartésienne, correspond au sens propre à cette modernité et le départager de ce qui ne sert qu'à tracer le portrait d'une figure exemplaire constitutive de l'écriture de l'histoire à l'âge classique. Ce que nous proposons, donc, c'est de distinguer trois registres discursifs faisant jouer au nom « Descartes » des fonctions différentes et attachées à des enjeux philosophiques hétérogènes, lesquels permettent de saisir les tensions à l'œuvre dans le traitement réservé à Descartes par Fontenelle. Le premier de ces registres concerne la figure historique de Descartes en tant que *fondateur*

¹ Dinah Ribard (« Philosophie et non-philosophie : Fontenelle et Descartes », *Revue Fontenelle*, II, 2004, p. 55-68) a étudié le rapport de Fontenelle à Descartes en suivant cette trajectoire, montrant qu'il s'y opère un déplacement « de la production mondaine sur la philosophie représentée par les *Entretiens sur la pluralité des mondes* vers le savoir scientifique dont il se fait l'historien-cartographe » (p. 64), lequel déplacement affecterait le traitement accordé à la figure de Descartes. La perspective ici développée, qui tient compte de ces aspects génétiques, vise, comme on le verra, à séparer les éléments rhétoriques qui servent la construction d'un personnage « Descartes » dans le discours historique de Fontenelle des éléments philosophiques que Fontenelle juge être l'apport de Descartes à l'histoire de l'esprit humain.

Mitia Rioux-Beaulne

d'une manière de penser qui définirait la modernité elle-même ; le second porte sur la nature de cette fondation, qui est constamment rapportée par Fontenelle à la question de la *méthode*, alors même qu'il en détourne l'esprit ; le troisième, enfin, intéresse le *contenu* de la philosophie cartésienne et les raisons de l'attachement de Fontenelle à la théorie des tourbillons en dépit du progrès du newtonianisme chez ses contemporains.

I. La Figure de Descartes

Le lecteur de Fontenelle habitué aux *Entretiens sur la pluralité des mondes* (1686) peut à bon droit être surpris du Descartes qu'il trouve dans les *Nouveaux dialogues des morts*, écrits trois ans plus tôt. L'écrivain galant de la première moitié des années 1680, en effet, ne semblait pas en voie de devenir l'apologiste et le vulgarisateur de la philosophie cartésienne dont il présente l'image par la suite – ni, d'ailleurs, d'aucune philosophie que ce soit. En effet, dans un dialogue qui porte directement sur la philosophie, opposant Aristote et Anacréon, c'est la discipline elle-même qui est prise à partie : son utilité supposée serait constamment démentie par ses résultats effectifs, si bien que la « sagesse » anacréontique (qui se résume à boire, chanter et être amoureux) lui damerait le pion. Certes, la philosophie serait une chose admirable, mais elle serait si coûteuse, que la nature humaine l'aurait tôt détournée de son programme.

Comme ils veulent être Philosophes à bon marché, ils ont l'adresse d'étendre ce nom, & ils le donnent le plus souvent à ceux qui font la recherche des Causes naturelles [...] La Philosophie n'a affaire qu'aux Hommes, et nullement au reste de l'Univers. L'Astronome pense aux Astres, le Physicien pense à la nature, & le Philosophe pense à soy. [...] On a donc dispensé les Philosophes d'être Philosophes, & on s'est contenté qu'ils fussent Astronomes, ou Physiciens².

² Bernard le Bouvier de Fontenelle, *Œuvres complètes*, Paris, Fayard, 1990-1996, vol. I, p. 65 (désormais : OC, [No de volume], [No de page]). L'orthographe de cette édition a été respectée.

CORPUS, revue de philosophie

Cette dépréciation de la philosophie telle qu'elle se fait ne vise pas seulement la manière antique d'un Aristote. Au contraire, cet éloignement d'elle-même qui affecterait la philosophie est répercuté par le personnage de Descartes expliquant au troisième Faux Démétrius qu'il ne voit plus dans son entreprise que l'effet d'une vanité outrée. Ainsi, on trouve dans ce dialogue un Descartes qui, une fois mort, est comme revenu de sa propre prétention à la vérité.

On a quelque raison d'être toujours trompé par les promesses des Philosophes. Il se découvre de temps en temps quelques petites vérités peu importantes, mais qui amusent. Pour ce qui regarde le fond de la Philosophie, j'avoue que cela n'avance guère. Je crois aussi que l'on trouve quelquefois la vérité sur des articles considérables : mais le malheur est qu'on ne sait pas qu'on l'ait trouvée. [...] Dans vingt-quatre mille ans, il viendra des Philosophes qui se vanteront de détruire toutes les erreurs qui auront régné pendant trente mille, et il y aura des gens qui croiront qu'en effet on ne fera alors que commencer à ouvrir les yeux. [...] Puisque les Modernes ne découvrent pas la vérité plus que les Anciens, il est bien juste qu'ils aient du moins autant d'espérance de la découvrir. Cette espérance est toujours agréable, quoique vaine³.

Un Descartes devenu sceptique : l'image ainsi construite prend acte de la possibilité que la philosophie cartésienne ait des vérités peu importantes à offrir, et laisse planer un doute montaignien sur l'ensemble de l'entreprise ; l'écrivain, pour sa part, prend le *topos* de la rupture pour ce qu'il est : un lieu commun de toute la littérature philosophique qui trompe par ses promesses ; l'historien moraliste constate que cette vanité est attachée à l'agrément que procure l'espérance elle-même, justifiant ainsi une coupure entre les Anciens et les Modernes par la nécessité anthropologique de réactiver sans cesse cette espérance. La présence de

³ *Ibid.*, p. 200.

Mitia Rioux-Beaulne

Descartes parmi le groupe des morts modernes confirme, en ce sens, son statut de figure historique importante, mais cette importance est vide de toute substance philosophique. L'épreuve du doute, à laquelle Descartes s'était pourtant soumis, ne vaut pas comme propédeutique, mais comme moyen de renversement de la philosophie et de son illusion constitutive.

On aurait tort de croire que l'auteur des *Entretiens sur la pluralité des mondes* a pris une direction diamétralement opposée à celle des *Dialogues*. L'organisation du texte montre en effet que la présentation d'une cosmologie arrimée à la « philosophie moderne » n'est pas présentée de manière imagée pour de simples fins de vulgarisation. Cela tient, plutôt, à ce que Fontenelle juge être la fonction propre du discours philosophique, lequel suppose un travail de spéculation imaginaire, un art de la conjecture qui fait voir les mondes possibles. Ainsi, il écrit :

Toute la Philosophie, lui dis-je, n'est fondée que sur deux choses, sur ce qu'on a l'esprit curieux et les yeux mauvais. [...] Ainsi, les vrais Philosophes passent leur vie à ne point croire ce qu'ils voient, et à tâcher de deviner ce qu'ils ne voient point.⁴

Dans ce contexte, le monde peut être présenté comme un vaste théâtre de machines dont les poulies et contrepoids nous sont cachés, et dont les philosophes ont mis beaucoup de temps à deviner les mécanismes. À ce titre, il ne faut pas négliger ce droit de réserve que se conserve Fontenelle, alors qu'il répond à la Marquise traitant de vision ou de folie l'idée que la lune est habitée :

C'en est peut-être une aussi, répondis-je. Je ne prends parti dans ces choses-là, que comme on en prend dans les guerres civiles, où l'incertitude de ce qui peut arriver, fait qu'on entretient toujours des intelligences dans le parti opposé, et qu'on a des ménagements avec ses ennemis même. Pour moi, quoique je croie la Lune une Terre habitée, je ne

⁴ OC, II, p. 20.

CORPUS, revue de philosophie

laisse pas de vivre civilement avec ceux qui ne le croient pas ; et je me tiens toujours en état de me pouvoir ranger à leur opinion avec honneur, si elle avait le dessus...⁵

En fait, les *Entretiens* encadrent l'exposé de la philosophie moderne dans un jeu de télescopes mêlant, comme en avertit la préface⁶, le vrai et le faux, de manière à laisser sur les matières qu'elle touche plus d'espérances encore à combler que de réponses définitives⁷. Ce qui a changé, pourtant, c'est un certain ton qui donne, désormais, à l'histoire de cette philosophie une direction : Fontenelle, en effet, n'hésite plus à nommer Descartes au terme d'une histoire de la philosophie parvenue à un moment charnière :

À la fin, Descartes et quelques autres Modernes sont venus qui ont dit : *Phaëton monte, parce qu'il est tiré par des cordes, et qu'un poids de plus pesant que lui descend*. Ainsi, on ne croit plus qu'un corps se remue, s'il n'est tiré, ou plutôt poussé par un autre corps : on ne croit plus qu'il monte ou qu'il descende, si ce n'est par l'effet d'un contre-poids ou d'un ressort ; et qui verroit la Nature telle qu'elle est, ne verroit que le derrière du Théâtre de l'Opéra.⁸

⁵ *Ibid.*, p. 38.

⁶ *Ibid.*, p. 12.

⁷ Dans son article intitulé « *Les Entretiens sur la pluralité des mondes* comme discours de la méthode : une lecture du sixième Soir » (*Revue Fontenelle*, n° 1, 2003), Serge Hochedez a montré que plus encore qu'un discours de vulgarisation, les *Entretiens* « ont visiblement pour fonction première d'attirer l'attention du lecteur sur la méthode mise en œuvre par le philosophe plutôt que sur des informations au caractère conjectural souvent souligné dans le texte par le philosophe lui-même » (p. 53). Si cela, comme on le verra plus loin, vaut pour le contenu de la philosophie cartésienne, il semble en revanche que les développements de la philosophie moderne constituent pour Fontenelle un progrès réel, progrès dont Descartes est l'un des jalons des plus importants.

⁸ *OC*, II, p. 21.

Mitia Rioux-Beaulne

Dans le seul premier membre de cet extrait apparaît ce qui, pour Fontenelle, est en train de se préciser, à savoir le fait qu'on puisse dire : « *à la fin*, Descartes *et* les Modernes », de manière à insister sur la spécificité de la modernité et sur la place que Descartes y occupe. Ce n'est probablement pas sans raison que l'on assiste alors à une prolifération d'écrits concernant l'histoire dans l'œuvre de Fontenelle. En effet, de la traduction/adaptation de *l'Histoire des Oracles* (1686) à *De l'origine des fables* (entre 1690 et 1700), en passant par sa célèbre intervention dans la Querelle des Anciens et des Modernes sous la forme d'une *Digression* (1688) et par une *Vie de Corneille précédée d'une Histoire du Théâtre François* (entre 1690 et 1700), Fontenelle travaille enfin à l'élaboration d'une figure de Descartes en même temps qu'il s'efforce de réhabiliter le *topos* de la rupture qu'il avait d'abord traité comme une marque de vanité. Mais cette réhabilitation, elle n'est plus proprement topique : Fontenelle veut en faire la théorie.

Ainsi, la *Digression sur les Anciens et les Modernes* posera la première pièce de l'édifice :

Avant M. Descartes, on raisonneit plus commodément ; les siècles passés sont bien heureux de n'avoir pas eu cet homme-là. C'est lui, à ce qu'il me semble, qui a amené cette nouvelle méthode de raisonner, beaucoup plus estimable que sa Philosophie même, dont une bonne partie se trouve fausse ou fort incertaine, selon les propres règles qu'il nous a apprises.⁹

À partir de ce point, le ton de Fontenelle prend une nouvelle tournure : les allusions à Descartes deviennent plus sérieuses. Il n'est plus placé *parmi* les modernes comme au hasard dans une suite de noms ; il incarne ce que signifie l'entrée dans la modernité. À cause de lui, la philosophie a changé de face. Si l'histoire de l'esprit demeure pour Fontenelle marquée par l'invention constante de nouveaux systèmes, celui de Descartes a ceci de particulier qu'il apporte en même temps un nouvel art d'inventer – une méthode – qui place la science dans une situation

⁹ *Ibid.*, p. 420.

CORPUS, revue de philosophie

de non retour. Construisant ainsi ce qui deviendra un *leitmotiv* de la pensée des Lumières, Fontenelle présente la méthode cartésienne comme ce qui donne à la science moderne son caractère spécifique, à savoir sa logique d'autocorrection permanente garantie par l'infailibilité des règles fondamentales tirées des mathématiques.

Quand il sera devenu, à partir de 1700, en tant que secrétaire de l'Académie des Sciences, rédacteur des *Éloges des savants*, cette *révolution cartésienne* sera devenue si familière, qu'elle sera désormais un truisme du récit biographique servant de prologue à plusieurs de ces *Éloges*. On lira, par exemple :

Après avoir vu la France, il revint chez lui en 1680. Là il commença à étudier la philosophie de Descartes. Cette excellente lecture l'éclaira plus qu'elle ne le persuada, et il tira de ce grand Auteur assez de force pour pouvoir ensuite le combattre lui-même.¹⁰

Quand il fut en Philosophie, il prit peu de goût pour celle qu'on lui enseignoit. Il n'y trouvoit point de Nature qu'il se plaisait tant à observer ; mais des idées vagues et abstraites, qui se jettent pour ainsi dire, à côté des choses, et n'y touchent point. Il découvrit dans le Cabinet de son père la Philosophie de Descartes, peu fameuse alors en Provence, et la reconnut aussi-tôt pour celle qu'il cherchoit.¹¹

La Philosophie scholastique ne fit que lui apprendre qu'on pouvait philosopher, et lui en inspirer l'envie. Il tomba bientôt sur les Ouvrages de Descartes, qui lui donnèrent une grande idée de la Nature, et aussi une grande passion de l'étudier.¹²

Ainsi se constitue donc peu à peu l'image d'Épinal d'un Descartes servant de panacée face à l'enlisement de la philosophie de l'École dans la désuétude. À terme, le nom « Descartes »

¹⁰ *Éloge de Monsieur Bernouilli, OC, VI, p. 110.*

¹¹ *Éloge de Monsieur de Tournefort, ibid., p. 189.*

¹² *Éloge de Monsieur Poupert, ibid., p. 217.*

Mitia Rioux-Beaulne

devient à lui seul un outil rhétorique de légitimation pour tout penseur – aussi peu cartésien soit-il – non affilié à l'École¹³. De là, trois remarques s'imposent :

1) Par une sorte de boutade, on aurait envie de dire que les *Éloges des savants* sont aussi presque toujours des « Éloges de M. Descartes », sans lequel les académiciens auraient, semble-t-il, tous abandonné la philosophie par dégoût de la scolastique, ou du moins sans lequel ils n'auraient jamais trouvé le chemin conduisant à la modernité. Cet éloge fait de biais, il permet de prendre acte de ce que la philosophie cartésienne, pour Fontenelle, a de révolutionnaire. Or, on constate rapidement que cela ne tient pas à sa philosophie.

2) En effet, on l'a vu, la figure de Descartes se cristallise autour de la notion centrale de *méthode*. Cette idée ne doit pas être prise à la légère : l'image un peu trop convenue d'un Fontenelle vulgarisateur de la science cartésienne obscurcit le fait qu'il a lui-même admis « qu'une bonne partie [de sa philosophie] se trouve fautive ou incertaine ». Il importe donc de délimiter le champ de ce que Fontenelle juge digne d'être préservé de la pensée cartésienne, c'est-à-dire de séparer ce qui peut en être prélevé parce qu'il rencontre les exigences de la « philosophie moderne », et ce qui doit en être rejeté *au nom même du cartésianisme*.

3) Un tel partage ne peut se faire que si l'on accepte de suivre Fontenelle dans son opération de diffusion de la philosophie cartésienne, qui est aussi une opération de détournement – détournement qui résulte de ce que l'on pourrait appeler son cadre épistémique de réception. On constate alors que ce qui est rapporté à la soi-disant « révolution cartésienne » n'est pas proprement cartésien...

¹³ Dinah Ribard (art. cit.) a d'ailleurs bien montré que les textes officiels du Fontenelle secrétaire de l'Académie jouent de ce ton emphatique au sujet de Descartes non seulement pour illustrer une coupure historique, mais aussi pour défendre la position de l'Académie en face de l'École, c'est-à-dire pour produire un déplacement institutionnel dans l'organisation du savoir.

CORPUS, revue de philosophie

II. La Méthode de Descartes

Le Descartes des *Nouveaux dialogues des morts* n'est, pour ainsi dire, attaché à aucun contenu philosophique particulier : devenu sceptique après sa mort, il ne renie même pas de thèses précises. C'est la philosophie elle-même qu'il condamne.

On doit donc se tourner vers la période d'écriture des *Entretiens* pour trouver une première véritable formulation fontenellienne de la pensée de Descartes. En attestent également les *Doutes sur le système physique des causes occasionnelles* (1686), qui datent de la même période. Ce texte, en effet, montre que Fontenelle a déjà procédé à une réduction de la philosophie de Descartes, réduction qui ne fait, somme toute, aucune mention de la « méthode » qui sera glorifiée quelques années plus tard. Le deuxième chapitre des *Doutes*, qui entreprend une « histoire des causes occasionnelles », illustre clairement comment une telle réduction s'est opérée :

Monsieur *Descartes*, un des esprits les plus justes qui aient jamais été, persuadé, comme il devoit l'être, de la spiritualité de l'ame, vit qu'il n'y avoit pas moyen de la bien établir, à moins qu'on ne mit une extrême disproportion entre ce qui est étendu et ce qui pense [...] Mais si l'ame et le corps sont si disproportionnés, comment les mouvemens du corps causent-ils des pensées dans l'ame ? comment les pensées de l'ame causent-elles des mouvemens dans le corps ? Quel lien approche deux êtres si éloignés ? Voilà la difficulté qui fit inventer à M. *Descartes* les Causes occasionnelles [...] Ensuite M. *Descartes* s'aperçut que l'on ne peut concevoir comment le mouvement d'un corps passe dans un autre, et toujours avec des proportions très-exactement observées. Il avoit déjà en main des causes occasionnelles qui devoient leur naissance au système de l'ame ; il vit qu'en les appliquant aux corps, il faisoit cesser toute la difficulté.¹⁴

¹⁴ OC, I, p. 529-530.

Mitia Rioux-Beaulne

Ainsi réorganisé, le raisonnement de Descartes subit un effet de distorsion : l'occasionalisme est traité en physique comme un instrument conceptuel importé de la métaphysique par un coup d'artifice. Descartes *invente* les causes occasionnelles pour résoudre le problème de la relation entre les substances matérielle et spirituelle ; confronté à une question de physique, il réutilise cette invention pour y répondre. Plus tard, Malebranche transportera, par un même effet d'artifice, cet instrument conceptuel en théologie. Tout l'enjeu des *Doutes* sera de montrer que, en matière de physique, un tel transfert est illégitime, parce qu'il introduit un arbitraire divin là où les explications doivent découler de la nature même des choses¹⁵.

Ce qui en apparence constitue un compte rendu de « spectateur comme les autres, moins intelligent sans doute »¹⁶ justifie en fait une lecture non orthodoxe, laquelle laisse délibérément de côté ce qui, chez Descartes, est au cœur du système, à savoir sa fondation dans le *cogito* et la véracité divine en tant qu'ils garantissent la certitude de nos raisonnements. *L'invention* des causes occasionnelles, loin d'être en toute rigueur présentée comme le fruit d'une *déduction* à la nécessité infaillible, est présentée comme une véritable *production* de l'esprit. Cette mise entre parenthèse de la certitude métaphysique, récurrente chez nombre de lecteurs « matérialistes » de Descartes, c'est aussi elle qui explique les libertés que prennent les protagonistes des *Entretiens* dans leurs efforts pour « deviner ce qu'ils ne voient pas ». En toute rigueur, le raisonnement qui conduit à la formation des causes occasionnelles supplée à un manque de preuve empirique ; or, ce qu'il produit est proprement inconcevable.

¹⁵ Sur ces questions, voir le débat entre : Lisa Downing, « Occasionalism and Strict Mechanism : Malebranche, Berkeley, Fontenelle », *Early Modern Philosophy: Mind, Matter, and Metaphysics*, sous la direction de Christia Mercer, Oxford University Press, Oxford, 2005, p. 206-230 ; et Tad M. Schmaltz, « Occasionalism and Mechanism : Fontenelle's Objections to Malebranche », in *British Journal for the History of Philosophy*, XVI, 2008, 2, p. 293-313.

¹⁶ *Doutes sur le système physique des causes occasionnelles*, OC, I, p. 525.

CORPUS, revue de philosophie

Toujours inquiétés par une raison qui ouvre des possibles indéterminés, philosophes et marquises, par une sorte d'exigence nominaliste¹⁷ de concrétude, ne peuvent s'arrêter sur des concepts qui ne donnent pas lieu à des images :

Êtes-vous contente, Madame ? ajoutai-je. Vous ai-je ouvert un assez grand champ à exercer votre imagination ? Voyez-vous déjà quelques Habitans de Planètes ? Hélas ! non, répondit-elle : tout ce que vous me dites-là est merveilleusement vain et vague ; je ne vois qu'un grand je ne sais quoi où je ne vois rien. Il me faudroit quelque chose de plus déterminé, de plus marqué.¹⁸

Comprendre cette exigence, c'est comprendre comment Fontenelle lit non seulement Descartes, mais toute philosophie. Sur ce point, les écrits sur l'histoire mettent au jour une canonique néo-épicurienne¹⁹ qui met l'emphase sur le caractère *construit* de tous les systèmes philosophiques, c'est-à-dire sur leur statut d'*anticipation*, dont la nature est *analogique*. Dans *De l'origine des Fables*, Fontenelle écrit en effet :

Cette Philosophie des premiers siècles rouloit sur un principe si naturel, qu'encore aujourd'hui notre Philosophie n'en a point d'autre ; c'est-à-dire, que nous expliquons les choses inconnues de la nature par celles que nous avons devant les yeux, et que nous transportons à la physique les idées que l'expérience nous fournit. Nous avons découvert par l'usage, et non pas deviné, ce que peuvent les poids, les ressorts, les leviers : nous ne faisons agir la Nature que par des leviers, des poids et des ressorts.²⁰

¹⁷ Sur le nominalisme de Fontenelle, voir: Alain Niderst, « Le Monde de Fontenelle », in *Études littéraires*, XXXIV, 2002, 1-2, p. 241-248.

¹⁸ *Entretiens sur la pluralité des mondes*, OC, II, p. 71.

¹⁹ Voir : Jean Dagen, « Fontenelle et l'épicurisme », in *Revue d'histoire littéraire de la France*, CIII, 2003, 2, p. 397-414.

²⁰ OC, III, p. 189.

Mitia Rioux-Beaulne

Cela étant, c'est la philosophie de Descartes elle-même qui est renvoyée à son historicité. Son caractère « mécanique » ne dépend pas de son architecture propre, de sa géométrisation de la physique ou de sa distinction entre les substances matérielle et pensante, mais des conditions historiques à l'intérieur desquelles cette philosophie s'est élaborée. Elle est, à tout prendre, un effet des développements de la physique empirique qui découvre les propriétés des poids, ressorts et leviers qui, par analogie, sont transportées dans l'ensemble de la nature. On saisit alors comment la physique cartésienne peut apparaître détachée de son ancrage métaphysique : c'est que les développements de la physique cartésienne demeurent conçus en termes d'explications *possibles*. On le sait, l'épicurisme s'est toujours accommodé de l'incertitude attachée aux explications physiques. Gassendi, par exemple, écrit dans son *Traité de la philosophie d'Épicure* :

Chaque fois qu'on se trouve devant des faits pouvant se produire de nombreuses manières, comme les éclipses, le lever et le coucher des astres, et tous les autres phénomènes célestes, alors approuver une seule explication en désapprouvant toutes les autres est assurément ridicule.²¹

Tout l'enjeu d'une telle approche consiste dans le fait de savoir s'en remettre à des explications dont on admet le caractère provisoire, réservant l'assentiment pour ce qui est expérimentalement vérifié. En ce sens, le critère de vérité demeure toujours du côté de l'empirie.

Il n'en demeure pas moins que rien n'est plus étranger à la pensée de Fontenelle que de s'en tenir à une sorte de relativisme historique, ni même à un pluralisme épistémologique comme celui d'un Cyrano de Bergerac. L'idée même de l'histoire des fables envisagée par lui suppose que « l'ignorance diminue peu-à-peu, et par conséquent on vit moins de prodiges, on fit moins de faux

²¹ Pierre Gassendi, *Traité de la philosophie d'Épicure*, dans : *Libertins du 17^e siècle*, sous la direction de J. Prévost, Paris, Gallimard (« Pléiade »), 1998, p. 606.

CORPUS, revue de philosophie

systèmes de Philosophie, les histoires furent moins fabuleuses »²². Cela suppose qu'en dépit du fait qu'il faille, comme dans une guerre civile, « entretenir des intelligences dans le parti opposé », la philosophie elle-même est propre à fournir une mesure qui permette de déterminer la valeur comparée des systèmes d'explication. Le groupe de critères qui émerge d'une lecture suivie des textes de Fontenelle, des *Entretiens* à la *Préface sur l'utilité des mathématiques et de la physique* (1699) peut être ramenée à deux fondamentaux : simplicité et fécondité constituent en quelque sorte les raisons de la science moderne.

Ainsi, dans le « Premier Soir » des *Entretiens*, après une brève présentation de trois systèmes différents, le narrateur relate :

Il fut résolu que nous nous en tiendrions à celui de Copernic, qui est plus uniforme et plus riant, et n'a aucun mélange de préjugé. En effet, la simplicité dont il est persuadé, et sa hardiesse fait plaisir.²³

Quant à la *Préface*, elle fait évidemment voir que cette fécondité s'entend comme puissance productrice à la fois d'*utilité* et de *curiosité*²⁴, l'une étant propre à satisfaire au progrès des arts, l'autre au plaisir de l'esprit. Fécondité, ici, a donc un sens pragmatique, puisque son *terminus ad quem*, plutôt que d'être orienté sur l'objet à connaître, est essentiellement tourné vers le bonheur du sujet connaissant (bonheur matériel procuré par les arts, bonheur spirituel par la réponse qu'il offre à la *curiositas*).

Le caractère révolutionnaire de la philosophie cartésienne, compris à l'aune de ces critères, n'est donc pas en propre lié à ce que, semble-t-il, Descartes lui-même jugeait si nécessaire, à savoir de donner à la science une assise métaphysique solide de laquelle l'ensemble du système découlerait comme naturellement. Si Fontenelle y trouve de la « simplicité », c'est d'abord à cause de ce qu'il y voit d'effort d'économie – sa réduction du monde matériel

²² *De l'origine des Fables*, OC, III, p. 201.

²³ OC, II, p. 36.

²⁴ OC, VI, p. 37-52.

Mitia Rioux-Beaulne

à sa figuration géométrique et aux lois de la mécanique ; s'il y trouve de la « fécondité », c'est en tant que cette réduction permet effectivement de rendre compte d'une multitude de phénomènes.

Il devient alors possible de réinterpréter le caractère fondateur de la méthode cartésienne en en repensant la sphère d'applicabilité : la *mathesis universalis*, pour Fontenelle, s'étend plus et moins que ce que Descartes lui-même avait vu. Plus, parce que si elle s'applique à l'ensemble de la substance matérielle, alors rien ne lui échappe – la démonstration d'une existence séparée de la substance pensante semble de peu de poids pour Fontenelle ; moins, parce que sans son fondement métaphysique, sa propre formulation est reconduite à l'immanence d'une histoire de l'esprit faite de dépassement perpétuel.

De là, on peut tirer une première conclusion : c'est que malgré ce qu'il affirme sur Descartes alors qu'il en construit la figure de héraut de la modernité, ce que Fontenelle en retient est loin d'être *spécifiquement* cartésien, puisqu'il en conserve ce qui, au fond, s'accorde tout aussi bien avec 1) la canonique néo-épicurienne et 2) une conception naturaliste des mécanismes de formation des systèmes philosophiques. On aurait envie de dire que le jeune Fontenelle, celui des *Doutes* et des *Entretiens* définit mieux son rapport à la philosophie cartésienne quand il l'inscrit dans le cadre plus large du développement de la science moderne en le mettant aux côtés des Copernic et des Galilée, pour ne nommer qu'eux²⁵. En revanche, on constate que la cristallisation

²⁵ Si l'on accorde à Cassirer que « l'idéal d'une science mathématique de la nature avait déjà été clairement saisi dans ses grandes lignes par Nicolas de Cuse et par Léonard de Vinci, puis s'était rempli d'un contenu empirique concret dans l'ouvrage intitulé *Astronomia Nova* de Kepler et dans le fondement de la dynamique par Galilée – mais Descartes fut le premier à pouvoir assurer à cet idéal son accomplissement universel en lui donnant sa légitimation philosophique, sa stricte justification méthodologique » (Ernst Cassirer, *Descartes. Doctrine, personnalité, influence*, traduction de P. Guilbert, Paris, Éditions du Cerf, 2008, p. 18), on pourrait alors dire que Fontenelle accepte la justification méthodologique du recours au modèle mathématique pour exprimer les lois de la physique, mais n'endosse pas la légitimation philosophique sur laquelle elle se fonde. En ce sens,

CORPUS, revue de philosophie

du *topos* de la rupture cartésienne s'opère au cours de cette période cruciale du XVII^e siècle où non seulement il doit promouvoir les travaux de l'Académie, mais il doit aussi croiser le fer avec le parti newtonien en matière de science.

III. La Science de Descartes

L'enjeu est bien sûr la théorie des tourbillons, que Fontenelle défend contre vents et marées jusque dans la moitié du XVIII^e siècle, alors que la loi de la gravitation s'est imposée presque partout. Les raisons mises au service de cette défense éclairent le sens d'un attachement si tardif, et, du même coup, expliquent pourquoi Fontenelle juge que les modernes ne peuvent plus raisonner aussi « commodément » que les Anciens.

Les Doutes sur le système physique des causes occasionnelles ont déjà fait voir que l'introduction de telles causes en physique était illégitime : l'impénétrabilité des corps et la conservation du mouvement *doivent* épuiser la définition de la transmission du mouvement, puisque tout doit s'expliquer par la nature des choses. L'argumentaire de Fontenelle montre par une allusion ce qui, en substance, est problématique pour lui : l'union de l'âme et du corps, écrit-il, « est de la dépendance de la Physique »²⁶. On peut donc conjecturer que la disqualification des causes occasionnelles est en étroite relation avec un rejet plus global de l'ontologie dualiste de Descartes. Ce trait rejoint ce qui a été identifié plus tôt à une extension de la sphère d'applicabilité de la pensée cartésienne : une ontologie matérialiste à laquelle se greffe une définition cartésienne de la matière et de ses lois permet à Fontenelle d'envisager un système répondant à ses propres critères de scientificité.

Fontenelle lit Descartes, pour ainsi dire, *sans les Méditations*, s'intéressant plus à la simplicité et à la fécondité de la méthode cartésienne qu'à sa fondation métaphysique.

²⁶ OC, I, p. 531.

Mitia Rioux-Beaulne

Si simplicité et fécondité sont considérées comme de tels critères, c'est, en fait, qu'ils sont précisément l'objet de la marche progressive de la philosophie dans l'histoire. Les *Entretiens* l'explicitent :

Il sembleroit, interrompit la Marquise, que votre Philosophie est une espèce d'enchère, où ceux qui offrent à faire les choses à moins de frais, l'emportent sur les autres. Il est vrai, repris-je, et ce n'est que par-là qu'on peut attraper le plan sur lequel la Nature a fait son Ouvrage. Elle est d'une épargne extraordinaire ; tout ce qu'elle pourra faire d'une manière qui lui coûtera un peu moins, quand ce moins ne seroit presque rien, soyez sûre qu'elle ne le fera que de cette manière-là. Cette épargne néanmoins s'accorde avec une magnificence surprenante qui brille dans tout ce qu'elle a fait. C'est que la magnificence est dans le dessein, et l'épargne dans l'exécution.²⁷

Si tant est que l'histoire de l'esprit présente l'histoire de fables se remplaçant les unes les autres, on voit en même temps poindre une loi qui en organise le principe de sélection : la réduction de l'ignorance découle en fait d'une construction de systèmes d'explication de plus en plus englobants, mais dont la simplicité est croissante. Cette simplification a le double sens d'une clarification conceptuelle et d'une diminution du recours à des instances obscures ou inconcevables.

Le débat entre le newtonianisme et le cartésianisme doit alors s'interpréter pour Fontenelle à travers cette leçon d'histoire : la philosophie moderne doit faire un choix entre deux systèmes concurrents, mais elle a l'avantage d'avoir cette conscience historique qui lui permet de réfléchir le progrès de l'esprit, et donc de le favoriser. Aussi le destin du cartésianisme devient-il un enjeu de toute première importance dans les *Éloges des savants*, qui ont pour fonction de favoriser l'institutionnalisation et la propagation de théories scientifiques en vue de faire pencher les centres de pouvoir (parmi lesquels l'opinion publique est au premier rang pour Fontenelle) en leur faveur – moment précis où, comme on l'a

²⁷ OC, II, p. 26.

CORPUS, revue de philosophie

vu, Descartes prend la teneur d'une figure révolutionnaire dans les écrits de Fontenelle. Ce dont il s'agit, donc, c'est de montrer que la conceptualité du cartésianisme correspond mieux aux attentes de la philosophie moderne. Et cela tient, avant tout, à la géométrisation de la physique :

Comme l'alliance de la Géométrie et de la Physique fait la plus grande utilité de la Géométrie, et toute la solidité de la Physique, il forma des Assemblées et une espèce d'Académie, où il faisoit des expériences qui étoient ou le fondement ou la preuve des Calculs Géométriques ; et il fut le premier qui établit dans la ville de Basle cette manière de philosopher, la seule raisonnable, et qui cependant a tant tardé à paroître.²⁸

Il est remarquable de voir comment la géométrisation de la physique a pour Fontenelle d'abord une vertu de *clarification* qui donne un essor nouveau à la « philosophie corpusculaire ». La simplicité de la philosophie cartésienne tient à la nature même de ses concepts, à leur degré d'intelligibilité. On le voit, par exemple, dans des *Éloges* comme celui de Guglielmini :

Il n'y a pas encore fort long-temps que tous les raisonnemens de Chymie n'étoient que des espèces de fictions poétiques, vives, animées, agréables à l'imagination, inintelligibles et insupportables à la raison. La saine Philosophie a paru, qui a entrepris de réduire à la simple mécanique corpusculaire cette Chymie mystérieuse, et en quelque façon si fière de son obscurité. Cependant il faut avouer qu'il lui reste encore chez quelques Auteurs des traces de son ancienne Poésie, désunions presque volontaires des combats qui ne sont guères fondés que sur des inimitiés, et quelques autres qui peuvent ne pas convenir au sévère mécanisme. M. Guglielmini paroît avoir eu une extrême attention à ne les pas permettre de se glisser dans sa Dissertation chymique :

²⁸ *Éloge de Monsieur Bernoulli, OC, VI, p. 111-112.*

Mitia Rioux-Beaulne

il y rappelle tout avec rigueur aux règles d'une Physique exacte et claire ; et pour épurer la Chymie encore plus parfaitement, et en entraîner toutes les saletés, il y fait passer la Géométrie.²⁹

Ainsi, la géométrisation de la nature, qui fournit au corpuscularisme un ancrage conceptuel, trouve ses lettres de noblesse dans la *clarté* de ses règles de fonctionnement et de son vocabulaire, laquelle s'oppose directement à une science des qualités occultes qui semble être le fait de tous les autres systèmes. *A fortiori*, le système newtonien, dont Fontenelle condamne l'ambiguïté du lexique :

Il n'emploie à chaque moment que ce mot [attraction] pour exprimer la force active des corps ; force, à la vérité, inconnue, et qu'il ne prétend pas définir [...] L'usage perpétuel du mot d'attraction, soutenu par une grande autorité, et peut-être aussi de l'inclination qu'on croit sentir à M. Newton pour la chose même, familiarise du moins les Lecteurs avec une idée proscrite par les Cartésiens, et dont tous les autres Philosophes avoient ratifié la condamnation ; il faut être présentement sur ses gardes pour ne lui pas imaginer quelque réalité : on est exposé au péril de croire qu'on l'entend.³⁰

La lutte de Fontenelle apparaît donc d'abord et avant tout une défense non pas tant d'une méthode scientifique, que de ce qu'on pourrait qualifier de méthode *philosophique* de construction conceptuelle. En effet, sur le plan scientifique, c'est en fait la méthode inductive et expérimentale que Fontenelle, toujours, considère la plus propre à conduire aux découvertes de preuves *et de fondements* (ce qui est évidemment loin de correspondre au statut de l'expérience suivant la méthode cartésienne). En revanche, il défendra jusque dans ses derniers jours l'usage d'une langue philosophique dont les vocables soient exempts d'obscurité. La critique du newtonianisme, à ce titre, fait voir que quand

²⁹ OC, VI, p. 245-246.

³⁰ *Éloge de Monsieur Newton*, OC, VII, p. 118.

CORPUS, revue de philosophie

bien même les expressions mathématiques des phénomènes produites par une théorie seraient plus justes, si ces expressions reposent sur une armature conceptuelle expérimentalement invérifiable, il faut disqualifier la théorie. Le combat que livre Fontenelle, où il s'agit de protéger les lecteurs d'une familiarisation avec des mots obscurs qui peuvent pousser à croire à la réalité de ce qu'ils désignent, constitue en fait un effort pour empêcher un retour à un type de philosophie qui, comme l'ancienne, se repaît de fictions. À ce titre, l'éloge mi-figue mi-raisin que réserve Fontenelle à M. Poli est des plus éloquents :

Il s'y [*Trionfo de gli Acidî*] déclare ennemi à toute outrance de tous les Auteurs et de tous les Sectateurs de la Philosophie corpusculaire, qu'il prétend être renouvelée d'Épicure, et à qui il ne donne pas sans dessein cette origine suspecte. On ne doit point être surpris de cette façon de penser dans un Italien ; il est d'un Pays où la Philosophie ancienne domine encore, parce qu'elle est ancienne, et que tout ce qui ne l'est pas y fait ombrage. En Angleterre même, on commence à ne traiter guère mieux la Philosophie corpusculaire ; car j'entends par là celle qui n'admet que des idées claires, figures et mouvement. Peut-être dans un Pays on ne veut point de nouveautés, et dans l'autre on ne veut de nouveauté que celles qui y ont pris naissance.

Quoiqu'il en soit, on ne peut abandonner la Philosophie corpusculaire sans tomber dans des pensées qui seront, si l'on veut, nobles, brillantes, mais à qui il manquera de la clarté.³¹

Cette comparaison avec l'Angleterre fait voir que la théorie de l'attraction, pour Fontenelle, court le risque de freiner le développement de la philosophie corpusculaire, laquelle est, au fond, la véritable avancée de la philosophie moderne. Ainsi, dans les « Réflexions » qui servent de conclusion à la *Théorie des tourbillons cartésiens* (1752), Fontenelle attaque la philosophie newtonienne

³¹ OC, VI, p. 300.

Mitia Rioux-Beaulne

avec un argument exactement similaire à celui qu'il utilisait contre le système des causes occasionnelles, visant ainsi non pas sa performance, mais l'intelligibilité de son concept central :

Si le système Cartésien, dont on vient de voir l'exposition, est suffisamment établi, du moins dans ses points principaux, il est sûr que le système Newtonien sera dès-lors réfuté ; car il suppose essentiellement l'attraction, principe très-obscur et très-contestable, au lieu que le système Cartésien n'est fondé que sur des principes purement mécaniques, admis de tout le monde. Mais le Newtonianisme est devenu depuis peu tellement à la mode, car il y en a aussi chez ceux qui pensent, et il a pris tant d'autorité ou tant de vogue, qu'il mérite d'être attaqué directement et dans toutes ses formes.³²

Conclusion

En guise de conclusion, nous voudrions ici simplement présenter quatre remarques très générales qui découlent de ce survol de la pensée de Fontenelle.

1) Il semble qu'il faille dissocier ce qui participe d'une promotion globale de la figure de Descartes comme fondateur de la modernité de ce qui, *en fait*, lui est philosophiquement emprunté. Cette promotion se fait dans un cadre institutionnel et à partir d'une pensée de l'histoire des sciences qui a besoin de pôles de référence pour organiser un parti où les tenants de la modernité se reconnaissent.

2) Même en ce qui a trait à ce qui est soi-disant emprunté à Descartes, il faut admettre que le cadre épistémique de réception qu'est celui d'un Fontenelle modifie en profondeur le statut des ses concepts : pour ce dernier, la philosophie cartésienne demeure un art de conjecturer – plus performant, certes – plus qu'une chaîne de découvertes attachées à une certitude métaphysique.

3) On a donc affaire à une requalification des théories scientifiques de Descartes : si la théorie des tourbillons répond mieux

³² OC, VII, p. 453.

CORPUS, revue de philosophie

aux exigences de la science moderne, c'est pour la clarté de sa conceptualité. On a donc *raison* de lui livrer notre esprit, mais cela, suivant une logique de l'assentiment, plutôt que de la certitude.

4) Les raisons qui nous font pencher vers une théorie sont telles, en même temps, que la liberté de penser exige de ne pas s'y livrer entièrement : il faut se réserver une part de nous-mêmes dans d'autres camps, pour les changements de circonstances. C'est ce qui permet, par exemple, d'*ajuster* la théorie des tourbillons aux nouvelles découvertes expérimentales. Ce que Fontenelle cède à Descartes, il ne le cède *au fond* que sur sa méthode d'exposition, laquelle met toujours en évidence le chemin qu'elle emprunte – sa méthode, qu'on peut ensuite utiliser contre lui-même.

Mitia RIOUX-BEALNE
Université d'Ottawa